

Recibido: 27 de abril de 2011.

Aceptado: 5 de julio de 2011.

AMICAL ET RESPECTUEUX HOMMAGE À MAURICE TOUSSAINT: UNE LECTURE DE SA THÉORIE LINGUISTIQUE*

FRANCIS TOLLIS

Université de Pau et des Pays de l'Adour

Resumen

A partir de las bases teóricas sobre las que Gustave Guillaume ha asentado la psicomecánica del lenguaje, de la que es creador, Maurice Toussaint ha desarrollado individualmente un enfoque lingüístico que finalmente ha denominado *neurosemántica epistémica*. En su construcción y sus desarrollos sucesivos, desde 1962 hasta 2010, año en que nos ha dejado, ha deseado situarla con respecto al legado guillaumiano en el que no ha cesado de ahondar; pero que ha criticado y desviado con el objetivo de mejorar el rigor de este, su coherencia y rendimiento.

En suma, nos ha cedido una lingüística todavía demasiado poco conocida pero francamente original con innegables cualidades heurísticas: conjuntamente neurónica y epistémica, cognitiva y antisubjetivista, naturalista pero también social, continuista y monista. Una lingüística que finalmente se revela ventajosa y engarzada en ciertas investigaciones contemporáneas.

Palabras clave: Maurice Toussaint, neurosemántica epistémica, Gustave Guillaume, psicomecánica del lenguaje.

Abstract

From the theoretical framework in which Gustave Guillaume consolidated the psychomechanics of language, of which he was the creator, Maurice Toussaint developed

* *Anuario de Estudios Filológicos* agradece a Concepción Hermosilla Álvarez habernos hecho llegar este artículo que fue solicitado al profesor Francis Tollis por M.^a Luisa Calero y M.^a Ángeles Hermosilla, editoras de la obra *Lingüística y Poética cognitivas*, en prensa actualmente, que será dedicada a la memoria del profesor Maurice Toussaint y que recogerá la traducción en español del presente estudio.

Con la publicación de esta versión en francés, el *Anuario de Estudios Filológicos* desea rendir homenaje a Maurice Toussaint, profesor de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Extremadura de 1977 a 1983 y posteriormente en 1994, y asiduo colaborador de este *Anuario*, como de Congresos y Seminarios celebrados en esta Universidad.

on his own a linguistic approach which he finally called *epistemic neurosemantics*. In its construction and successive developments from 1962 to 2010, he tried to locate it in the Guillaumian legacy. Toussaint continued going into Guillaume's theory in depth, although he often criticized it and diverted from it in order to improve its rigour, coherence and performance.

Toussaint left us some hardly known linguistics, but full of originality and with undeniable heuristic qualities: it is neuronomic and epistemic, cognitive and antisubjectivist, naturalist and social, continuist and monistic. This is a linguistics that finally shows to be advantageous and included in contemporary research.

Keywords: Maurice Toussaint, epistemic neurosemantics, Gustave Guillaume, psychomechanics of language.

1. Introduction

1.1. UN CHERCHEUR ORIGINAL

Bien que ses recherches s'étalent sur quelque quarante-six ans, de 1964 à 2010, au total Maurice Toussaint (désormais: M.T.) a finalement peu écrit. En tout cas, comparée à sa portée et à son niveau théoriques, à ses exigences épistémologiques aussi, son œuvre accessible est relativement réduite. Sous le titre de *Contre l'arbitraire du signe*¹, en 1983 il a publié un livre issu de sa thèse de troisième cycle de 1977, elle-même tirée d'une thèse d'État inachevée (1983a²: 25-26). À part cet ouvrage, pour l'essentiel le reste de ses réflexions (en français ou en espagnol) a paru dans des périodiques, dont quelques-uns assez confidentiels. Parmi ses inédits, il convient en outre de citer son mémoire d'étude antérieur, de 1964 (1983a: 13).

Cette situation n'est évidemment pas sans rapport avec la faible réception de ses propositions dans le milieu, mais elle ne suffit pas à l'expliquer. Car, outre que leur divulgation a longtemps été entravée par le statut professionnel de leur auteur³, leur difficulté intrinsèque, leur originalité et leur fréquente ouverture transdisciplinaire⁴ en ont durablement rendu l'accès délicat et en ont détourné les esprits les plus pressés ou les moins curieux.

¹ Selon M.T. (1983a: 12-13, puis 20), son contenu correspond à la partie terminale d'un travail qu'il situe entre les années 1957 et 1972.

² À défaut d'autre précision, toutes les références renvoient aux écrits de M.T.

³ En 1978, Pottier pouvait déjà écrire: «sa situation actuelle n'est pas favorable à une diffusion suffisante de sa pensée» (1980: 61).

⁴ Il lui est en effet arrivé de proposer «un appel au décloisonnement des disciplines universitaires» (1994: 433; voir encore 434), et un certain va-et-vient entre neurobiologie, thermodynamique des structures dissipatives et théorie des catastrophes. Valette a bien souligné qu'il avait «continuellement confronté aux sciences de la nature son *modèle sinusoïdal* [...] dans une perspective interdisciplinaire qui préfigurait l'avènement des sciences cognitives» (2006: 242).

L'ensemble de ces facteurs a fait de M.T. un linguiste passablement isolé, trop peu lu, trop peu étudié, trop peu commenté et finalement, trop peu critiqué aussi, si bien que Valette a pu parler de sa «marginalité scientifique et institutionnelle» (2006: 213) et qu'on pourrait pratiquement lui appliquer ce que Wilmet a dit de G.G. lui-même: «On ne peut manquer d'être frappé par le petit nombre de réactions directes aux travaux de Gustave Guillaume» (1978: 79).

De l'extérieur, bien qu'évoqué comme un «chercheur relativement atypique dans le guillaumisme [... et] impossible [à] considérer comme un psychomécanicien, au sens où la psychomécanique est un ensemble de méthodes et de techniques», il a parfois été qualifié d'«authentique guillaumien», et compté «parmi les héritiers les plus fidèles à l'*esprit* de Guillaume» (Valette 2006: 213 et 239). Cet attachement fondamental aux idées de Gustave Guillaume (désormais: G.G.), même s'il a constamment travaillé à les améliorer ou à les dépasser, l'a exposé à l'ostracisme dont a régulièrement souffert la psychomécanique, qui, avant tout en France mais pas seulement, continue pourtant d'irriguer la réflexion linguistique.

Néanmoins, chaque fois qu'on a voulu figer la psychomécanique en une doxa contraignante et rigide, peut-être plus soucieuse de lettre que d'esprit, en son sein il a eu également à affronter les effets négatifs de sa dissidence intellectuelle, sévèrement jugée dès son mémoire de 1964 (2010: 37b). L'Association internationale de psychomécanique l'a tardivement promu membre d'honneur en 2009, lors de son dernier colloque bruxellois, mais cela faisait longtemps que M.T. avait choisi le statut de membre bienfaiteur. Il n'en reste pas moins que la «tentative de rationalisation à laquelle [il] s'est consacré [...] a été mal accueillie par les guillaumiens» dans leur ensemble. Car tous ne sont sans doute pas convaincus que «la transgression, en science, est loyauté» (Valette 2006: 239 et 240; voir encore Arrivé 1983: 6).

M.T. a eu une conscience tout à fait claire de ce double handicap, comme on le voit dans ce qu'il a dit de l'accueil réservé à son modèle sinusoïdal:

Double rejet: des guillaumiens (Gustave Guillaume venait de mourir), parce que j'avais critiqué les schémas du maître et contesté ses présupposés; des antiguillaumiens, parce que j'étais suspect, étant issu du guillaumisme [...] (1987: 107).

À quelques exceptions près, au mieux son œuvre a donc (mal) circulé dans l'indifférence générale, au pire elle a toujours été considérée, de loin, avec circonspection ou prudence, quand ce n'est pas avec condescendance ou dédain: trop dérangeante, trop prompte à «empêcher de penser en rond». On peut donc comprendre que, derrière le désir de convaincre, perce parfois une sorte d'agacement: par exemple, «Qui tient à ne pas être dérangé dans

son sommeil a tout intérêt à continuer de croire que le signe est arbitraire» (1981a: 273).

Quoi qu'il en soit, l'originalité de la pensée de M.T., sa progression à contre-courant des présupposés structuralistes ambiants comme l'orientation cognitive et subjectiviste de sa théorie, l'ont confiné dans une marginalité qui ne lui a jamais échappé (voir par exemple 1992: 108). Si, à notre connaissance en tout cas, il n'a pas très souvent défrayé la chronique dans le milieu des linguistes, il a tout de même parfois suscité l'intérêt ou bénéficié d'une lecture attentive.

Le premier à mentionner ici est évidemment Pottier, directeur de son mémoire d'étude initial et de sa thèse de troisième cycle, tous deux mentionnés et cités, qui, dans l'annexe à son article propre de 1980, consacre deux pages à résumer «les travaux de Maurice Toussaint» (59-61). Trois ans plus tard, Arrivé, préfacier de *Contre l'arbitraire du signe*, a affiché sa sensibilité aux idées innovantes de l'ouvrage (1983: 5).

Plus tardivement, son œuvre a été abordée, de façon plus rapprochée, par nous-même en 1991 (spécialement le chap. II), puis, plus récemment, dans la thèse publiée de Valette (2006, notamment chap. II). De même, M.T. a toujours eu de nombreux contacts et débats scientifiques avec d'autres chercheurs, souvent venus d'horizons théoriques différents des siens (voir 2009), a participé à divers séminaires dont celui de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (voir 2004a), et l'on dispose au moins du compte rendu de ses échanges avec Rastier (2007c).

Sa curiosité pour l'ensemble des sciences⁵, notamment la biologie et la physique, son souci permanent de légitimer ses propres modes d'approche, font naturellement qu'il s'est régulièrement posé des questions épistémologiques. Chez lui, l'ambition intellectuelle se double donc du souci constant de remettre sur la sellette ses propres suggestions, d'abord par le biais de leur autocritique spontanée, ensuite en les confrontant à d'autres disciplines que la linguistique plus ou moins écartées de l'humain, et, au sein de cette dernière, à celles des approches du langage différentes de la sienne qui l'interpellaient.

Par ailleurs, soucieux de corriger cette infalsifiabilité (voir 2007b: 128) qui est régulièrement reprochée à la psychomécanique, il restait convaincu qu'il fallait chercher à en améliorer la cohérence méthodologique, et donc avoir la hardiesse d'en développer la thèse «jusqu'à ses ultimes conséquences»⁶ (1972: 68-70).

⁵ On peut voir par exemple les réflexions qu'il leur a consacrées en 1967 (94) et 1978 (8).

⁶ «Je ne veux pas être gêné par des pensées convergentes: je veux voir où G. Guillaume, seul, me conduit» (1983a: 24).

Au total, M.T. apparaît donc comme un chercheur important, quoique peu prolifique, insuffisamment reconnu, exigeant et hautement préoccupé de scientificité.

1.2. PROGRAMME

En 1991 (chap. II), nous avons donc proposé une première recension des publications de M.T. alors existantes, qu'ont avantagusement complétée, ultérieurement, les réflexions à visée épistémologique contenues dans la thèse que Valette a soutenue en 2001 (2006).

La réimpression de ses écrits, sélective ou, mieux encore, intégrale, faisant encore cruellement défaut, il faut se réjouir de l'initiative prise dans ce sens par l'université espagnole d'Extrémadoure en collaboration avec l'éditeur parisien L'Harmattan. Si l'on finit par retrouver l'introduction personnelle qu'il avait rédigée à cet effet, il reste à espérer qu'elle viendra en fournir une synthèse à jour. Dans cette attente, on ne peut encore compter que sur le ou les bilans décantés qu'il lui est arrivé d'amorcer dans quelques-uns de ses écrits, tout spécialement à partir de 1997. On aurait donc pu songer à s'en contenter. Si nous ne l'avons pas fait ici, c'est qu'il nous a paru également intéressant de rappeler certains des jalons qu'il a isolés dans sa recherche, concentrée et assidue.

Valette l'a clairement rappelé (2006: 214), comme Culioli et Pottier, M.T. échafaude sa théorie linguistique «dans un contexte d'effervescence» intellectuelle: celui qui voit le générativisme se répandre outre-Atlantique et se banaliser les concepts issus de la cybernétique et de la théorie de l'information.

Bien entendu, en l'espace d'un simple article, on ne peut guère faire mieux qu'aller à l'essentiel. Ses propositions seront ici exposées de manière aussi condensée et organisée que possible et avec l'aide de leurs autobilans les plus récents, tout spécialement leur «présentation d'ensemble» de 1997a (423). Les faits et les systèmes linguistiques qu'elles ont d'abord cherché à expliquer, puis sur lesquels elles ont été testées et finalement validées n'étant que furtivement mentionnés, la plupart du temps nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux développements que M.T. leur a spécifiquement consacrés. Mais, en guise d'épigraphe ou de devise, on peut au moins d'emblée proposer quelques citations qui, à elles seules, en résument déjà toute la philosophie:

Penser la réalité linguistique comme une suite d'opérations matérielles, telle est la position philosophique inscrite au départ d'une neurolinguistique analytique (1972: 74-75).

[...] «toda forma» está in-formada por una matriz morfogenética protoobjeto-protosujeto *vs* sujeto/objeto (2004b: 123).

Le sémantique est l'expression linguistique de l'interaction cognitive (1989: 49).

[...] le culturel, le symbolique —ici le sens construit par les langues— est passible, comme les processus naturels, d'une modélisation physico-mathématique. De par ce postulat moniste, il suit qu'en première approximation, les unités sémantiques d'un système prennent sens (signification) de par le moment et le sens (direction) de leur microgenèse lors de l'acte de parole (2003: 331).

Todo es cíclico (1992: 93).

[...] *la lengua tiene la forma del conocimiento* [...] la lengua, complejo operativo, tiene la forma de la cognición, la forma de la adaptación. Adaptarse, es decir, *ser* en la interacción entre sí y un medio, es oscilar (*ibidem*: 113).

[...] la forme oscillante et chiasmatisque des systèmes linguistiques est un des avatars de la forme de la cognition (2003: 347; voir aussi 2004b: 105).

2. Au départ: la psychomécanique du langage

Comme le montre l'intitulé de ses toutes premières recherches (1964 et 1973 [1967]), M.T. a engagé sa réflexion sur la base des enseignements de G.G. Pottier, qui les avait dirigées, a souligné à la fois cette filiation, régulièrement répétée, en même temps que son débordement:

Chercheur profondément marqué par Gustave Guillaume, Maurice Toussaint a développé une recherche originale [...] (1980: 59).

Fondée en 1962 et peaufinée para la suite (M.T. 1970: 145 et 1981a: 272).

C'est pourquoi, au regard de la doxa psychomécanique, du moins ce qu'en ont retenu et banalisé la plupart de ses premiers héritiers, dès la première génération, sa forme d'adhésion entraîne des coïncidences et des déviations, déjà soulignées par Pottier (1980: 61).

Quoi qu'il en soit, M.T. a toujours et vigoureusement manifesté sa foi en la validité, la fécondité et la modernité des principes de la psychomécanique⁷ (1972: 82; 1983a: 13, 17, 23 et 106). Du reste, à sa propre approche du lan-

⁷ En 1967, il estimait déjà: «la psychomécanique du langage a partie liée avec l'avenir de la linguistique» (93, §1.2); en 1969, il parlait «de l'extrême fécondité de l'analyse guillaumienne, laquelle portait en germe, dès 1919, tous les développements linguistiques actuels» (1970: 145). Et en 1971, il mettait l'accent sur ce que, contrairement à un «certain structuralisme», «parce qu'elle est génétique», la linguistique guillaumienne «concilie structure et histoire au sein du sujet parlant», s'ouvrant ainsi «sur une sémiologie et une anthropologie générales» (1973: 221). En 1983, enfin, en écho à la conviction déjà manifestée en 1967, il n'hésitait pas à «souligner combien il est faux de dire ou de penser que le guillaumisme est une extravagance tournée vers le passé»; il affirmait également qu'elle était «tournée vers l'avenir de la linguistique» et soulignait son «pouvoir "subversif"» (1983a: 15 et 18; voir encore 23).

gage, il n'a guère reconnu d'autre héritage que guillaumien (voir 1990 et à paraître 2010: les intitulés); voir encore 1995c: 149:

La neurolinguistique analytique, née en 1962, aurait pu être l'héritière des autres courants, en faire la synthèse et se présenter ainsi comme une linguistique générative, sémantique, structurale, quantitative et neurologique. Or, ceci est capital sur le plan épistémologique, il n'en est rien. [...] La neurolinguistique analytique est entièrement issue de la psychosystématique de G. Guillaume et ne doit rien aux autres démarches⁸ (1970: 145).

En tout cas, en 1982, il estimait encore que son modèle physico-mathématique, présenté et appliqué à la chronogenèse dès 1962, «ne modifie en rien l'analyse des modes et maintient la bonne orthodoxie [psychomécanique] des années 50» (1983b: 113). Néanmoins, plus tard la même chronogenèse lui semblait tout aussi bien justiciable de sa propre théorie (1972: 76 et sv.; 1973: 227-229; 1995c: 151-152; 1997a: 430; 1997b: 189 et sv.; 2007b: 125). Pareillement, au regard de la linguistique de G.G., il tenait cette dernière pour «l'un de ses prolongements critiques» (1994: 433). De même, pour ce qui est de «la thèse mimétiste [...], selon laquelle en règle générale un complexe phono-articulatoire reproduit l'essentiel du signifié», insistait-il, elle

est une thèse à vocation guillaumienne [=guillaumiste] dans la mesure où elle donne du signifié et du signifiant une définition «positive», «concrète», tenant, dans ce dernier, pour significatif un *mouvement* constitutif d'une opération du langage (1983a: 107).

3. Ce que Toussaint en a conservé

Du reste, M.T. a explicitement précisé ce qu'il entendait avant tout en conserver. Premièrement l'objet, à savoir

la semántica de los elementos gramaticales sobre el fondo de una doble distinción: los morfemas no son menos semánticos que los lexemas, la sintaxis no es menos semántica que la semántica;

deuxièmement, l'idée humboldtienne d'un temps opératif «*constructor* de formas semánticas», car c'est dans cette recherche d'une *linguistique d'amont*⁹, dans ce qui a lieu dans l'antécédence ou le traitement réceptif de la linéarisation verbale que M.T. s'est engagé, toujours persuadé qu'on est en présence

⁸ Antérieurement, il avait mis l'accent sur la capacité de la psychomécanique à engendrer une autre théorie qui en découle (1967: 95, §2.2), et fait allusion à la possibilité qu'il y avait, «en affinant le modèle [...], mais en maintenant pour base sémantique l'opposition généralité/particularité, entrant [...] dans un jeu d'intégrations et d'interférences», de «renforcer l'unicité de la formulation et accroître son domaine d'application» (97, §4.2).

⁹ «Una vez más una teoría progresando (hacia el polo de la izquierda)» (1992: 111).

de processus dynamiques forcément indexés, le global l'emportant sur le local, autrement dit un moment énonciatif particulier. Bref s'orientant, comme la psychomécanique, vers «una modelización topológica», la théorie de M.T. se révèle «morfofenética, puesto que se trata de decir algo sobre la formación de las formas lingüísticas», sous quelque état d'achèvement qu'elles émergent.

Cela est remarquablement évident avec la chronogenèse, dans laquelle s'observe une définition de plus en plus aboutie des formes avant leur arrivée à l'état de «máxima distinción»: la séparation finale en époques, avec les temps syntaxiquement autonomes, est précédée par un départ pris au mode initial du temps *in posse*, où le temps de l'événement verbal demeure «impliqué» et non «expliqué», puis passage à celui, intermédiaire, du temps *in fieri*. Ainsi, M.T. adhère totalement au type de *constructivisme* qui fait de la psychomécanique comme de sa théorie propre des «lingüísticas cognitivas fenomenológicas, por oposición a las teorías objetivistas tales como la lingüística cognitivista» (2004b: 109-113 et 119 et n. 28).

4. Ce que Toussaint en a réaménagé

4.1. L'OPÉRATIVITÉ PROPRE: RENFORCÉE

M.T. a fait du principe d'opérativité le grand principe guillaumien (voir Tollis 1991: § II.2d, 87-94, et M.T. 1967: 98, notamment), comme après lui Mantchev (Tollis 1991: chap. III, et notamment Mantchev 1976: 115-116, n. 14), et aussi Lafont (Tollis 1991: chap. IV, et notamment Gardès-Madray et Lafont 1976: 72, Gardès-Madray 1986: 3-4).

C'est pourquoi il a imputé une bonne part des faiblesses qu'il détectait dans la théorie guillaumienne de la chronogenèse à des infractions à ce principe: la notion d'«image mentale» lui semblait indûment attachée à une représentation résultative et non dynamique (1967: 97, §4.2 et 98, §5.1, notamment; voir encore 1972: 71-72, et 1983b: 116 et sv.).

Du reste, c'est pour les éviter qu'il a créé son propre modèle, qui cesse d'être «une opération de spatialisation du temps» et dans lequel «la représentation-engrammation est un ordre, non une image cinétique»: de *psychomécanique*, il devient ainsi *neurolinguistique* (1983b: 123). Justement, cette préférence pour le préfixe *neuro-* découle de la volonté de tenir à distance le dualisme spiritualiste¹⁰ (ou spiritualisme dualiste; 2010: 38a) que présupposait celui de *psycho-*. Car M.T. y est toujours demeuré opposé, comme le montre encore son refus clair et net, même au nom d'un «antireduccionismo mal

¹⁰ «Prendre le concret ici, le rejeter là, est ce qui constitue le dualisme spiritualiste. La science est la récusation de ce rejet métaphysique» (1978: 325).

definido», de chercher à distinguer, dans le domaine des langues, la nature de la culture et donc de vouloir *naturalizar* quoi que ce soit, pas plus le linguistique que la phénoménologie (2004b: 106-107) dont la psychomécanique n'a été que tardivement rapprochée (2004b: 109).

Chez M.T., on va le voir, cette initiative est allée de pair avec le refus de la «loi de non récurrence» mise en avant par G.G. Car cette dernière interdit malheureusement que «l'opération d'engendrement du sens ne se boucle sur elle-même, revenant à son point d'origine», alors même que de telles remontées sont réellement à la base même et dans l'esprit de sa théorie (2002: 435).

4.2. LA FACETTE IDÉALISTE: REJETÉE AU BÉNÉFICE D'UNE CONCEPTION EXCLUSIVEMENT MATÉRIALISTE DU LANGAGE

La chronogenèse lui a également fourni l'occasion de mettre en lumière le dualisme présent au sein de la théorie guillaumienne¹¹, la «variété d'immatérialisme¹²» qui l'habite, même si elle est moins insidieuse que celle de l'ensemble du structuralisme¹³ (1983a: 19). Justement, l'objectif premier de M.T. a été de faire du matérialisme qui s'y trouve aussi (ce «matérialisme idiosyncrasique»; 2010: 41a) un matérialisme généralisé et exclusif¹⁴. En effet, ce «dépassement dialectique de la psychomécanique» va de pair avec un «postulat neurolinguistique» qui consiste à tenir les «mouvements de pensée» guillaumiens pour «un phénomène matériel» (1972: 75; 1983a: 24), et à poser que «la réalité sémantique (qui constitue ce qu'on a coutume de nommer la pensée) n'est autre chose qu'une réalité physique¹⁵ d'ordre corticocérébral»¹⁶ (1972: 75):

[...] ici toute réalité mentale, c'est-à-dire tout signifié, sera compris comme une réalité matérielle ne pouvant être autre chose, le langage étant production d'énoncés, qu'une opération d'ordre corticocérébral (1973: 226).

¹¹ «Jamais [Guillaume] ne se départira de la dichotomie physisme du signe *vs* mentalisme de la langue, réel physifié *vs* réel non physifié [...]» (2010: 41b).

¹² «Guillaume était un linguiste conscient de son idéalisme dualiste. Conscient même des limites que lui imposait cette conception philosophique» (1972: 73). Sur ses «trois avatars principaux», voir 2010 (38-41).

¹³ «Je persiste à voir dans [son] "idéauté" la limitation majeure de la linguistique structurale, un présupposé fondateur dont il convient de faire la critique» (1978: 4).

¹⁴ M.T. dit y avoir grandement été encouragé par ces mots, non reproduits dans la version publiée de sa conférence du 21 mai 1959: «ceux qui viendront après moi auront la tâche plus facile. Les matérialistes sauront sans doute aller plus loin». «À l'époque, commente M.T., j'y ai vu une très rare ouverture d'esprit et comme une invite» (2010: 41b).

¹⁵ Sur la compatibilité/incompatibilité de cette lecture matérialiste de G.G., voir 1983a: 24.

¹⁶ «[...] un "système de systèmes", comme disait Guillaume, a beau être culturel —symbolique, historique et social—, il n'en est pas moins inscrit dans des phénomènes cérébraux et corporels dont les modalités sont encore à trouver [...]» (2009: 181).

[...] en psychomécanique, [...] la structure, qui a gardé son sens latin de «construction»¹⁷, est du monde des corps: elle s'inscrit dans le temps (1983b: 112).

Considérant les signes linguistiques (signifiants et signifiés) comme des choses et toute chose comme un ensemble d'opérations ou phénomènes pouvant être décrits comme des tendances grâce aux lois, présentes et à venir de la physique, [...je] chercherai [...] à récuser [...] cette dichotomie métaphysique qui, après avoir permis l'essor de la linguistique (sous le nom de structuralisme), l'entrave, s'opposant à son entrée dans les sciences de la nature, plus exactement dans les neurosciences (1981b: 40).

À ses yeux, il convient donc d'accorder au signifiant et au signifié une même nature, et à voir dans les deux «des opérations (des modifications, des déplacements) d'ordre corticocérébral»; avec *en plus*, pour le premier, «des déplacements localisés dans la bouche (les oreilles, les mains, les yeux)» (1983a: 110).

Ce pari sur la *mimésis*, a-t-il précisé, lui paraît intégrable dans toutes «les recherches sur l'enracinement du langage dans l'action, et donc dans la perception», et notamment *l'enactionnisme* de Varela dont il adopte la conception cognitive (1997a: 425; 2004b: 105).

4.3. UNE RÉÉLABORATION THÉORIQUE CONSTAMMENT SOUCIEUSE DE SON MODÈLE

Par là, M.T. s'inscrit en rupture par rapport à certaines propositions de G.G., mais également de quelques-uns de ses exégètes et successeurs, dont Moignet et Stefanini, Molho et Valin (1972: 69, 72 et 74), Joly et Roulland (1983b: 112 et 115).

Pour autant, jamais il ne perd de vue G.G. Au contraire, chaque fois que cela lui semble justifié et opportun, il précise que ses apparentes innovations personnelles s'inscrivent, sinon dans le droit fil de la psychomécanique, du moins dans sa perspective. Aussi tient-il parfois à souligner que certaines d'entre elles découlent simplement de ce qu'il est parvenu à «révéler» (au sens photographique) de la théorie dont il s'inspire, et qui s'y trouvait plus ou moins implicitement contenu, comme il l'a fait à propos de la chronogénèse¹⁸: «la teoría guillaumiana contempla ya un proceso de diferenciación progresiva».

¹⁷ Sur le parallélisme des constructivismes piagétien et guillaumien, après Jacob 1970 et Geneste 1987, voir 2004b: 106.

¹⁸ Dans les différentes analyses serrées et critiques qu'il en a proposées, M.T. a à plusieurs reprises signalé que des aperceptions intéressantes à ses yeux y surgissent, qui n'ont pas été exploitées ou disparaîtront avec le temps: ce serait notamment le cas pour la «rotation entrevue

Il a bien considéré que, davantage qu'elle, sa neurosématique épistémique était susceptible de faciliter l'accès à une «*física del sentido*». Néanmoins, les critiques qu'il lui a adressées et les reformulations qu'il en a tirées ne l'ont jamais écarté de la conviction que, dès le début du xx^e siècle, G.G. «ha abierto un espacio en donde, antes de que se instalasen las ciencias cognitivas, se adentró la *Gestaltheorie*» (2004b: 122-123).

5. Un modèle neuronique et épistémique authentiquement personnel

5.1. UN MODÈLE OSCILLATOIRE

5.1.1. Retour sur la chronogénèse

Non pas *psycho-mécanique* mais *neurolinguistique* donc, son propre modèle (1983b: 123), est né, répétons-le, du refus¹⁹ de la part d'idéalisme guillaumien et d'une totale adhésion au principe du temps opératif (1967: 99, §6.2; 1972: 71).

M.T. a bien conservé ce dernier, mais son orientation moniste et son option neuronique le lui ont fait exploiter autrement, tout particulièrement à propos de la chronogénèse. Chez G.G., on trouve un trio final (III), constitué de passé (B') → *présent* → futur (A') (de l'indicatif), et un trio initial (I) fait de infinitif (A) → *participe présent* → *participe passé* (B). Tous ces éléments, dont les extrêmes sont des inverses, tirent leur sens de leur position (2004b: 114).

M.T. propose de les redistribuer autour d'un basculement qu'il situe au niveau intermédiaire de leur genèse, car, des uns aux autres, il note une «*evolución*»: le dernier trio «constitue le maximum de différenciation atteint par le système», tandis que, avec le premier, qui correspond à l'état «des proto-formes»²⁰, «se définit un minimum de différenciation» (2003: 332 et n. 4):

[...] on repère dans le système des formes verbo-temporelles une inversion d'orientation accompagnée d'un changement d'état (*ibidem*: 331).

en 1944 [qui] est aussitôt écartée», pour certains éléments «porteur[s] d'une invalidation de la théorie» et pour ce qui aurait pu dissuader G.G. d'«éviter la circulation déconstructiviste d'un modèle cyclique» (1997b: 194, 195 et 198).

¹⁹ En 1971, M.T. avait jugé nécessaire d'opérer «quelques exéreses» dans la théorie du maître (1973: 224; voir aussi 1983a: 117). Sur les «incohérences théoriques [...] au niveau de sa pensée linguistique», voir 1972 (72 et sv.).

²⁰ Ne distinguant pas «trois époques, mais seulement trois moments ou positions: on est ou avant, ou pendant ou après le procès, à quelque époque que ce soit», cet état affiche trois autres indices de son «antériorité»: 1) «*prendre, prenant, pris* ne se réfèrent qu'à un seul procès, alors que *je pris, je prends, je prendrai* en visent trois»; 2) «la moindre capacité syntaxique de ses unités: **je prendre*»; 3) «c'est, par exemple, en fixant un profutur, *chanter*, à l'aide du présent d'*avoir* que s'accroît la différenciation aboutissant à un futur (*ipso facto* la forme proto-temporelle en se convertissant en forme temporelle inverse son ordre)» (2003: 332, n. 4).

À l'un et l'autre pôle, le poste médian est le lieu d'une inversion; si bien que le système est fait de l'inversion d'un couple d'inverses [...]. [II] est donc constitué d'un couple d'inverses s'inversant en changeant d'état (*ibidem*: 332; voir aussi 2009: 179).

Autrement dit, leur organisation relève d'une «operación quiasmática²¹», AB → B'A' présentant «una forma oscilatoria» (2004b: 114). C'est donc par ce type de «processus cyclique, soit en première approximation²² une courbe sinusoïdale²³», avec «deux lieux polaires (inverses) qui produisent généralement deux couples sémantiques *inversement orientés*» que M.T. remplace le système guillaumien (1997a: 425; 2007a: 417, n. 12).

5.1.2. Vers la généralisation du modèle

Au-delà de la chronogenèse (voir 2003: 333, §1.1), en lieu et place du schéma bitensoriel²⁴ dont celle-ci utilise ainsi une variante ternaire, il retrouve également son modèle derrière le système de l'article: l'ordre *un* → *el* en vigueur devant des substantifs désignant des matières entendues dans la discontinuité est précédé par l'ordre inverse *el* → *un* devant des substantifs désignant des matières entendues dans la continuité (voir aussi *ibidem*: 337-338; 2005: 342-343; 2010: 39b-40a). Il le retrouve également dans le système casuel (1992: 109-110; 1994: 439; 1995b: 518-520; 1995c: 153-157; 1997a: 427-429; 2004b: 115-117). Il le retrouve encore sous le processus de métaphorisation, qui, dans la construction du sens d'une entité lexicale, correspond au «mundo de impresiones, de prácticas, de saberes, microgenéticamente anteriores al momento en que las palabras “concretas” pueden referir a cosas» (2007a: 417 et 418).

À partir d'un tel «isomorphisme» dû à un même alignement sur le processus cognitif, après G.G. mais à sa manière propre, M.T. redécouvrait ainsi que «les signifiés ne forment plus dans l'abstrait seulement, une *opposition*, mais sont concrètement définis par leur *position* au sein d'une opération “neurolinguistique”» (1997a: 425); la chose est rappelée à plusieurs reprises (par exemple 1983a: 107, 1983b: notamment 125). Bien évidemment, cette définition impose de remettre en cause certaines des conceptions plus statiques du signifié, y compris parmi les guillaumistes:

²¹ «Un quiasmo es la linearización de un proceso oscilatorio» (2007a: 416, n. 12).

²² «Ce qui est certain, c'est que le modèle sinusoïdal, que j'ai toujours présenté comme une première approximation, demande à être complexifié» (2005: 345).

²³ Dans 1987 (110 et sv.), on trouve un exposé rapide des grandes étapes de cette élaboration, et l'ensemble des questions qui ont accompagné cette recherche au fur et à mesure de la découverte de travaux scientifiques (de physique, de thermodynamique notamment, mais aussi de neurologie) susceptibles de la réorienter, en fonction de la «structure d'accueil» adoptée pour «substrat probable des éléments linguistiques» (111).

²⁴ On en trouvera une critique résumée dans 2007b (126-127).

En N[euro]S[émantique]É[pistémiq], on soutiendra plutôt qu'un signifié est quelque chose qui ne se définit que lors de l'emploi et que ses emplois sont enregistrés en mémoire, non un à un, mais sous une forme dynamique *déformable* qui les rend tous possibles (2005: 341).

De manière tout à fait générale, résumait-il, «parce qu'il lui a semblé que les systèmes comportaient une réversibilité spatiale» (1994: 438), l'étude d'un certain nombre de formes l'a amené «à voir dans tout élément d'un système [...] un moment d'un mouvement vibratoire d'ordre neuronique» (1972: 89, Résumé), cyclique de cet ordre (voir 1987: 110; 1972: 76 et 83; 1973: 227; 1983a: 27).

Et, malgré son originalité, M.T., répétons-le, plaçait résolument son modèle dans le droit fil de l'approche guillaumienne:

Quant à mon modèle sinusoïdal, il provient du concept guillaumien de «tension», non défini physiquement, dont la critique aboutit à un graphique qui avait l'allure de deux sinusoïdes en opposition (1987: 110).

Mais, en prenant toujours soin de préciser qu'il avait pour «corollaire une critique du consensus dualiste, qui, refusant de voir le travail du corps dans ce qu'on appelle l'esprit, déclare le signe arbitraire» (1997a: 424), il en soulignait la particularité. Cette théorie, commentait-il, «donne de l'analyse sémantique, qui est qualitative, une version *quantitative*», et une version quantitative qui ne situe pas «tardivement la quantité au terme de l'acte de langage», comme le font, dans la linguistique quantitative actuellement pratiquée, la statistique et la théorie de l'information. Par là, elle ne fait que systématiser tout ce que la théorie guillaumienne comprenait déjà de quantitatif (1967: 98, §5.1-2).

Finalement, au-delà de la chronogénèse dont il est issu, il faisait de ce modèle

une image du *plan d'organisation* des langues et des systèmes hiérarchiques et parallèles qui les constituent (ainsi qu'une image des opérations de cognition structurant les divers courants artistiques, philosophiques et scientifiques [...] (1995c: 150).

À partir de 1990, M.T. l'a légèrement infléchi —ou plutôt, il a altéré la présentation qu'il en suggère—, en répartissant désormais les «deux relations d'ordre inverses» qu'il postule sous chaque catégorie grammaticale au regard du contraste *proto-X/X*: d'abord son «état moins construit, initial», ensuite son état final. Le premier est organisé selon «l'ordre généralisant-particularisant», le second, le terminal, ayant la «forme particularisant-généralisant» (1990: 10); plus tard, au lieu de «particularité maximale», il préférera parler de «maximum d'hétérogénéité» (1995c: 150).

L'opération «qui fixe le *sens* des éléments» progressant en sens unique (1990: 10), «on peut s'attendre à des phénomènes d'inertie et d'attraction» (1995c: 150; 1997a: 426). De cette inertie découlent trois choses: i) «sous l'effet d'un ultérieur, un antérieur a tendance à valoir son ultérieur»; ii) «sous l'effet d'un antérieur de l'état initial, un ultérieur de l'état terminal peut prendre la valeur de l'antérieur initial»; iii) «à l'échelle historique, on observe que des antérieurs et des ultérieurs de l'état I peuvent engendrer respectivement des ultérieurs et des antérieurs de l'état III». Vu que la même structuration systémique vaut pour de nombreuses catégories linguistiques et pour divers phénomènes langagiers, sous l'espèce «d'un même phénomène d'ultériorisation» (1995c: 426) carrément promu «candidat à l'universalité» (1981b: 43), il s'ensuit entre eux tout un ensemble de synergies, que M.T. a mises au jour et dans le détail desquelles il est exclu d'entrer ici (on en trouvera déjà certaines illustrations dans Tollis 1991: §II.2c, 80-86, et postérieurement dans M.T. 2003: 333-334). Mais elles ne s'observent qu'en présence d'une attraction venue de quelque élément déclenchant (1995b: 521). Les trois effets ci-dessus déclinés attestent ainsi à la fois le dynamisme, la périodicité et un processus d'inversion²⁵ (1990: 10).

5.1.3. *Un modèle qui ne structure que des réalités*

Il est donc acquis que M.T. voyait «partout des réalités physiques», et nulle part quoi que ce soit d'«imaginaire» (1972: 73-75; voir aussi 1967: 99, §6.2, et 1983a: 16 et 24, notamment): «Je rappelle que je situe la recherche des engrammations linguistiques dans le (bio-chimico-) physique, ne connaissant rien en deçà de ce monde [...]» (1983a: 109).

Ce qu'il appelait encore alors «neurolinguistique analytique postguillau-mienne» lui apparaissait comme l'un des moyens par lesquels il est donné d'approcher analytiquement ce qu'il estime être cet ordre matériel des réalités linguistiques (1972: 70). Cela va de pair avec l'idée qu'il se faisait d'une activité de langage, définie comme «la mise en place et en branle d'opérations oscillatoires organisant l'univers et la matière discursive» (1994: 434).

En postulant que la réalité sémantique n'est pas «autre chose que la prise de conscience d'une réalité neurolinguistique», M.T. ne sort pas d'une analyse de *type* structural —puisque scientifique—, mais s'inscrit dans la perspective d'«un dépassement du structuralisme» et de ses présupposés dualistes²⁶ (1970: 135-136).

²⁵ Sur la problématique des cas de déclinaison, voir notamment 1994: 439, 1995b: 518-520, 1995c: 154-158, 1997a: 427-429.

²⁶ «Les structuralistes n'ont jamais voulu chercher à quoi correspondaient dans la réalité les structures linguistiques qu'ils parviennent à décrire» (1967: 97, §4.3).

Dans les phénomènes périodiques suggérés comme modèles explicatifs, chaque «signifié défini par son moment» correspond à une «saisie» de type guillaumien (1987: 110). Car, assez tôt M.T. a fait déboucher sa théorie de l'adéquation du signe «sur un approfondissement» de cette notion, dérivé de sa propre lecture des *Modèles mathématiques de la morphogenèse*²⁷ de Thom (1981a: 272): «je l'ai héritée de Gustave Guillaume» (1987: 110).

5.2. UN MODÈLE QUI MISE SUR L'ISOMORPHISME DU COGNITIF ET DU LINGUISTIQUE, DANS LE PROCESSUS D'ACCAPAREMENT ÉPISTÉMIQUE DE L'OBJET

Bien avant que d'autres psychomécaniciens s'en soient avisés, M.T., qui avait assisté à ses conférences des deux dernières années (1959-1960), avait bien perçu chez G.G. le principe de «l'isologie des mouvements en pensée et des mouvements physiques» (Valette 2006: 241) dont il a fait le soubassement de sa propre théorie: il y a des «connexions entre les aires sensorielles, les aires motrices, et l'engrammation des signifiés» (1983a: 120).

En effet, dans les années 1980 (voir par exemple 1989), de la «bipolarité des structures linguistiques» il a fait «le remplissage symbolique de la forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice» (1992: 112; 1997a: 424), et de cette oscillation «la matrice préverbale du langage où viennent se mouler les systèmes composant les langues» (1995c: 159). Bref, dans chaque opération sémantique il voit «un système dont la forme oscillatoire réédite les deux pôles diamétralement opposés de la cognition» (1997b: 185) selon Piaget²⁸, et «par conséquent de toute activité d'apprentissage» (1997a: 424):

[...] les opérations linguistiques prennent place parmi les autres opérations humaines qui vont de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle (1973: 223).

[...] à un pôle de différenciation minimale un protoobjet domine un protosujet, relation qui s'inverse pour aboutir, quand la permanence de l'objet est acquise vers 17 mois, à l'ordre: sujet dominant *vs* objet dominé²⁹ (2003: 346; voir encore 1989: 45 et 1990: 11).

Ainsi,

[...] l'intelligence sensori-motrice [...], interprétable comme un cycle dont la forme est: protoobjet/protosujet (état initial)³⁰, sujet/objet (état final)

²⁷ Il va de soi que *morphogenèse*, ici, ne désigne pas la même chose que chez G.G., qui, au-delà de l'idéogenèse, s'en sert pour étiqueter la partie terminale de la lexigenèse (genèse du mot).

²⁸ «[...] la neurosémantique approfondit et spécifie l'isomorphie définie par Piaget» (1989: 46).

²⁹ «Avec l'ordre protoobjet-protosujet, le monde se présente à moi. Avec l'ordre sujet [/] objet je me re-présente le monde» (1989: 46).

³⁰ «El elemento *proto-* [...] caracteriza, para mí, un estado dinámico de operaciones, realizadas en milésimas de segundo y en el presente mismo de un hablante en actividad de lenguaje» (2004b: 110).

—bouclée bien sûr, puisque cyclique— impose sa forme oscillatoire à tout processus épistémique: apprentissages, évolution de la pensée philosophique, scientifique ou artistique, systèmes sémio-linguistiques [...]»³¹ (1995a: 20-21).

C'est pourquoi «une théorie de la grammaire [...] contient une théorie de la connaissance, dans la mesure où le langage porte les marques structurelles de sa propre acquisition [...]» (1990: 12).

Car c'est sous l'espèce cyclique que M.T. voit «la forme générale des systèmes linguistiques» (1995c: 159), qu'il préfère au schéma structurant universel *vs* singulier privilégié par G.G. (2004b: 123), lequel, par là, en est resté à une «oscillation tronquée»³² (2009: 181; voir aussi 2003: 336-337):

À un pôle de l'oscillation cognitive ou épistémique³³, un sujet domine un objet et au pôle diamétralement opposé prend forme la posture inverse; non un objet dominant un sujet, car le système étant alors dans un état de moindre hétérogénéité, il n'y a ni sujet, ni objet *stricto sensu*, mais ce que j'appelle le couple épistémique inverse protoobjet-protosujet (1997a: 424).

C'est ce qui, à ses yeux, justifie de parler non de «neurolinguistique analytique³⁴» mais de «neurolinguistique épistémique», puis de «neurosémantique épistémique» (1997a: 423, 2004b: 105 et 106), «interprétation épistémologique du modèle cyclique» de la première (1997a: 424):

Cette interprétation épistémologique de deux caractéristiques du modèle oscillatoire, l'inversion polaire et la différence de statut de ses pôles fait de la N[euro]L[inguistique]A[nalytique] une neurosémantique du rapport de force épistémique. Le sens, enraciné dans l'action et la perception, prend la forme cyclique du retournement cognitif (1997a: 430).

«Voir dans cette *inversion* [...] la matrice du langage, c'est découvrir dans les structures sémantiques la reconfiguration du corps-à-corps épistémique avec l'Autre». Car «tout être qui pense véritablement [...] sait qu'il opère *un renversement, un retournement de la question*» (1997a: 424).

³¹ «Les deux relations d'ordre d'un système neurosémantique seraient la traduction linguistique de l'interaction cognitive objet-sujet, sujet-objet. [...] Ces deux modes cognitifs qui marquent respectivement le début et la fin du stade sensori-moteur transmettent leurs propriétés aux éléments linguistiques qu'ils induisent» (1990: 11).

³² «[...] estos fabulosos inválidos que son los hombres tienen tendencia, por naturaleza y educación, a ocupar sólo un polo de los ciclos que regulan sus actividades cognitivas» (1992: 94). Cependant, chez G.G., «l'idée d'oscillation [était] en germe dans celle de va-et-vient de l'esprit», même si la loi de non-récurrence la condamnait et même si le tenseur binaire la «supprime radicalement» (1977c: 201).

³³ Sur l'équivalence de ces deux adjectifs, voir 2004b: 106.

³⁴ «Analytique» a été délaissé, qui mettait l'accent sur le procès de remontée transcendantale» (2006: 129).

Lorsque la linguistique contemporaine intègre le sujet, M.T. estime qu'elle le conçoit «comme un sujet parlant qui ne serait autre que le sujet de la conscience». En tout cas, justifie-t-il, il n'est aucunement placé dans la perspective d'un «processus de formation [...] oscillant entre deux bornes». Pour son propre compte, il a choisi d'opter pour une «linguistique du sujet à état variable», dont les différents états, justement, sont à la base «de la structure élémentaire de la signification»:

connaître c'est osciller d'un état où un protoobjet domine un protosujet, couple épistémique faiblement différencié, à l'état inverse où un sujet domine un objet, couple épistémique fortement différencié.

Toute réalité linguistique, dans ces conditions, est bien liée au même moule épistémique à deux états polaires, et à deux couples: le second, sujet/objet, est le «couple cartésien qui impose sa marque au sujet des linguistes et partant du langage», et le premier, protoobjet-protosujet³⁵, «passe aux oubliettes justement parce qu'il ne fournit pas le sujet de la science». M.T. met donc en avant la motivation «des formes linguistiques par les formes épistémiques» (2002: 433): «El mundo de las cosas es el de la pareja epistémica sujeto/objeto, el mundo fenomenológico es el de la pareja protoobjeto-protosujeto» (2007a: 421).

5.3. UN MODÈLE QUI MISE SUR L'ISOMORPHISME DU SIGNIFIANT ET DU SIGNIFIÉ

On a vu que pour lui

l'analogie (la non arbitrarité) du signe était un corollaire d'une définition des signifiés en termes de *positions* au sein d'opérations quantifiables d'ordre biophysique (1983a: 17).

Elle résulte d'une identité mécanique entre les modalités concrètes de production du signifiant et du signifié (jugées sans doute observables un jour), puisque le langage est à ses yeux «une image de la structure oscillatoire de l'expérience» (1997a: 433).

Parce qu'elles épousent «dans la structure de leurs “catégories” ou systèmes [...] la forme de la matrice dialectique de l'interaction épistémique», pour la neurolinguistique épistémique les langues en viennent, «dans l'architecture même de leurs signifiés», à baliser leur «espace constitutionnel», et donc à «mimer globalement le renversement conflictuel des postures de la cognition».

³⁵ À partir d'un certain moment, l'emploi du trait d'union ou de la barre oblique entre les deux termes de chaque inverse est devenue signifiante chez M.T.: cela veut indiquer que, à l'état final, ils demeurent *disjoints*, mais *conjoints* à l'état initial (1995c: 151-152; voir encore 1997a: 425; 2003: 335-336): «la pareja sujeto/objeto sólo emerge en el momento de diferenciación máxima, indicada por la barra oblicua, protosujeto-protoobjeto, en el momento de diferenciación mínima, marcada por el guión» (2004b: 119).

Si donc, comme les signifiés, leurs systèmes sont à définir «à l'aide d'une relation d'ordre, [...] il [...] manque [encore à la théorie] un modèle cyclique, seulement entrevu dans la structure biaxiale de la cavité buccale» (1997a: 433).

Par ailleurs, c'est un «principe d'analogie qui nous permet de faire voir, entendre, sentir aux autres à l'aide d'une représentation chorégraphique de ce qui se passe dans notre tête» (1983a: 44), «le son³⁶ n'étant à mes oreilles», explique-t-il, «qu'un moyen de transmettre ce spectacle³⁷ peu visible qui a pour scène l'espace laryngo-pharyngo-buccal» (*ibidem*: 109).

Des remarques du même ordre sur la morphologie du roumain tendent à faire voir «dans le signifiant la parfaite reproduction du signifié» (1975: 741). Celles de l'espagnol et du portugais (1983a: 49-51), ou de l'allemand (*ibidem*: 54-61), confirment l'idée «d'un signifiant reproduisant les moments topologiques du signifié» (1975: 745).

Mais,

[...] ce principe ne peut être bien observé qu'à condition de voir dans les éléments signifiés des moments d'opération d'ordre cérébral, et dans les éléments signifiants des moments d'opération d'ordre phono-articulatoire (1975: 741).

Encore convient-il, précise M.T., de ne pas «penser le signe en termes de phonème». D'une part, «c'est le plus sûr moyen de le dire arbitraire». D'autre part, comme «il est un élément terminal» —«la perception catégorielle dont il fait l'objet» et son caractère discret l'attestent—, on ne saurait «fonder une étude cognitive sur un résultat tardif dans la chaîne des processus de génération du sens». En conséquence, l'analyse doit «se situer au niveau “submorphémique”. Je préfère pour ma part préciser “infraphonématique”» (2005: 348).

6. Conclusions: une théorie linguistique novatrice

6.1. UNE LINGUISTIQUE COGNITIVE ET ANTISUBJECTIVISTE

La cognición no está solamente antes o alrededor de lo lingüístico, está en el núcleo de los sistemas lingüísticos (2004b: 119).

Et cette linguistique, qui

trata de conocer la forma matricial del sentido que emerge, en un momento de estabilización suficiente, de procesos dinámicos complejos de carácter neu-

³⁶ «[...] fondamentalement, le son n'est pas un élément de signification, mais de communication de la dynamique articulatoire entre interlocuteurs. Le geste laryngo-pharyngo-buccal de l'un est reconstruit par l'autre. Par phonocopie. Les langues que nous parlons ne sont pas moins des langues des signes [...] que celles qu'on appelle telles. Ici et là, le signe est toujours kinésique» (2003: §2.2).

³⁷ Sur la notion de *kinème*, voir 2005: 349 et sv.

rónico, y de los que el sujeto hablante no tiene conciencia, es una lingüística cognitiva (2004b: 118).

Et si l'adjectif est évité —et remplacé par *épistémique*—, c'est simplement par souci de ne pas le voir confondre avec *cognitiviste* (1995c: 159; 2004b: 118; 2007b: 129); car M.T. entend bien préciser que son approche n'est pas cognitive (chomskyenne) mais plutôt, comme nous l'avons dit, enactionniste au sens de Varela (1997a: 425; 2007a: 415, n. 6).

Par ailleurs, comme il a sans réserve conservé la dimension opérative de la psychomécanique guillaumienne, il a également opté pour une théorie «“genética” a condición de establecer que los fenómenos lingüísticos, cualquiera que sea su nivel, proceden de operaciones de diferenciación» —métaphore comprise—, avec deux états (2007a: 412).

D'un autre côté, M.T. n'a pas pour autant cru devoir rester fidèle à la conception guillaumienne du sujet: il se refuse à «en faire le déterminant majeur de la structure de la langue qu'il maîtrise», et préfère le tenir pour dominé plutôt que pour dominant (1997b: 186-187). Malgré les apparences, explique-t-il, la recherche transcendantale de G.G. en direction d'un amont de la parole se révèle réellement antipsychologique et aboutit à «une linguistique “pure”, qualitative». Contre «l'hypostase dualiste» propre au dualisme spiritualiste, M.T. adopte donc «l'idée d'un monde, *dont nous sommes*, évoluant dans la circularité des interactions» (*ibidem*: 188), et, de G.G. récuse fermement la «position solipiste d'un sujet transcendantal qui ne doit rien au discursif et trouve son endecà, non dans l'autre, mais dans la langue» (*ibidem*: 191; voir encore 2010: 39a).

6.2. UNE LINGUISTIQUE NATURALISTE MAIS AUSSI SOCIALE

Pour être réellement cognitive, une linguistique doit chercher à

decir algo de lo que pasa en un cerebro cuando está en actividad de lenguaje. Debe ser construida en el marco de lo que se denomina ahora una *naturalización de la fenomenología* o de la *intencionalidad* (2007a: 412).

«Toussaint adopte l'axiomatique newtonienne, fondement de la science moderne», qui propose des lois qui valent pour l'ensemble de la nature (Valette 2006: 242). Depuis les années 1960, avec l'espoir que ce déplacement sera facilité par «le passage du logico- au physico-mathématique [, qui] est en train de s'opérer»³⁸, il entend rapprocher la linguistique des sciences de la nature³⁹:

³⁸ «[...] il faut également bien vouloir reconnaître que si le langage est légitimement un objet de la philosophie, légitimement un objet de la logique, en linguistique, les modèles logico-mathématiques ne sont surtout pas plus légitimes que ceux de type physico-mathématique» (1983b: 116). On l'a déjà mentionné et on peut le lire dans 1987 (106), M.T. a parfois trouvé des encouragements dans des travaux scientifiques.

³⁹ «Il est clair [...] que les linguistes doivent passer la main aux physiciens» (1989: 44).

Voilà plus de vingt ans que je pense que la linguistique relève essentiellement des sciences de la nature [...]. Une linguistique nouvelle sera demain une des branches des neuro-sciences. C'est là que sera observé le rapport étroit mais labile qui lie le signifiant au signifié (1981a: 273).

Comme son credo et son modèle sont censés valoir dans de nombreux champs (voir 1983a: 24), en quête des analogies repérables M.T. s'est trouvé conduit à effectuer des rapprochements permanents de l'un à l'autre. Cela l'a naturellement encouragé, comme nous l'avons vu, à se pencher de près sur les recherches en biologie ou en physique et à en adopter les méthodes d'étude:

Si on partage avec Piaget [...] la conviction que structures épistémiques et structures biologiques sont isomorphes, les modèles linguistiques doivent aussi être interprétés en termes de neurophysiologie (1995a: 21).

Mais si ces aller-retour disciplinaires se sont imposés impérativement à lui, il les opère avec prudence et modestie en reconnaissant recourir régulièrement, comme bien des linguistes, à des outils d'autres disciplines sans en maîtriser totalement le mode d'emploi⁴⁰ (1994: 434 et 435).

Par ces rapprochements avec les sciences dites exactes, sans doute avant la lettre il a tenté de donner naissance «en quelque sorte, et avant Petitot, [à] une *physique du sens*» (Valette 2006: 239, après 1994: 433). Car, très tôt, probablement trop tôt, il avait fait le pari de préférer le neurologique, dont le préfixe figure dans les noms qu'il a successivement donnés à son approche (1967: 99, §6.2), au mental⁴¹ et même au cérébral⁴².

La naturalisation de la linguistique, cependant, ne dissimule en rien sa dimension sociale:

La langue, phénomène d'involution subsociale, mais au service d'un groupe humain homophone, entretient vraisemblablement des liens plus étroits avec les opérations sociogénétiques qu'avec les opérations psychogénétiques (1973: 223)⁴³.

⁴⁰ «Le présent travail, repris d'une question mal sortie des limbes métaphysiques est le travail d'un artisan à la recherche de ses outils» (1983a: 22).

⁴¹ Pour une critique du terme et les conséquences négatives de son choix, voir M.T. 1972: «Le mot *mental* [...] emporte avec lui un halo métaphysique présent dans la pensée de ceux-là mêmes qui se jugent matérialistes» (70).

⁴² «[...] la neurolinguistique analytique [...] adopte un réalisme mentaliste, où *mentaliste* est synonyme de *cérébral* [...]» (1995b: 517).

⁴³ M.T. enchaîne aussitôt: «Entre une "glossogénèse" qui opère sur plusieurs siècles et une "logogénèse" sur des fractions de secondes, une "psychogénèse" fait, en quelques années, un sujet parlant. "L'individu porte le langage plus qu'il ne le fait" ([Jacob?], mais sans le langage le sujet parlant ne serait pas à proprement parler un sujet».

Par rapport à 1962, début de ses efforts dans ce sens, M.T. en est venu à prendre «de plus en plus conscience de la valeur sociale» de son modèle, alors placé «dans le prolongement des travaux d'A. Jacob» et de ses réflexions sur le sujet:

Il fait voir que le sens est l'image morphosémantique de notre inscription dialectique dans le monde, et de nos liens intersubjectifs. Il cherche à saisir les lieux et les moments de l'articulation du biologique et du social (1990: 13).

Cette imbrication du social et du naturel a encore été rappelée dans 1997a (430, §4).

6.3. UNE LINGUISTIQUE CONTINUISTE ET MONISTE (2004b: 113)

Chez G. Guillaume et la plupart des guillaumiens [=guillaumistes], un présupposé dualiste [...] vient contrarier un postulat à vocation moniste, celui du temps opératif⁴⁴.

Pour M.T., la psychomécanique ne devrait pas s'accommoder d'une fracture du langage de type saussuriste. Elle devrait rester «radicalement énonciative», «son objet [...] un continuum opératif complexe» (1983b: 108), le syntagma-tique demeurer imbriqué dans le paradigmatique (1989: 40) et les actes de représentation et d'expression rester indistincts: «Les actes de représentation postulés par G. Guillaume seraient les premiers instants d'un acte d'expression» (1983b: 109).

Car, insiste-t-il, la dichotomie structuraliste, «nous ne l'avons rencontrée nulle part»; ce qui est tout naturel lorsqu'on la tient pour incompatible avec «le concept d'opération mentale génératrice de paradigmes, car il fait disparaître de la "langue" tout élément qui ne serait pas de l'ordre du (dis)-cursif» (1983b: 112). Quand on la conserve injustement, poursuit M.T., ce ne peut être qu'en tournant le dos à cette dimension énonciative qui depuis longtemps lui a été par ailleurs reconnue (Joly et Roulland 1980; Toussaint 1983b⁴⁵).

Ce dualisme, d'ailleurs, qui est encore celui du corps et de l'esprit, se trouve plutôt récusé par l'opposition signifié de puissance/signifié d'effet: plus qu'elle ne l'établit ou le renforce, celle-ci au contraire «confirme l'identité des "deux plans"», «présentation et expression» ne présentant selon M.T. aucune différence sémantico-syntaxique (1983a ou b: 112; 1995b: 518):

⁴⁴ Il a sans doute bien mis le doigt sur la plaie en ajoutant: «L'histoire de la linguistique guillaumienne sera l'histoire de ce conflit» (1983b: 112; voir encore 1967: 99, §6.2).

⁴⁵ «La structure, chez G. Guillaume, est construction, le "système" est "procès". C'est dire que la théorie est radicalement énonciative. Son objet est un continuum opératif complexe. Elle abolit la dichotomie dualiste *langue/discours*» (1983b: 108).

Le modèle cyclique [...] m'amène à récuser l'opposition sémantique/syntaxe. En l'occurrence, on voit que la syntaxe⁴⁶ est réglée par l'ordre systémique des «rôles» sémantiques (1995c: 154).

L'esprit n'est pas dans le corps, c'est le corps qui est dans l'esprit; ce n'est pas le signifiant qui *imite* le signifié, c'est Sé qui *zimit*? Sa (2003: 346).

Ce dualisme, au reste, «s'affiche rarement à l'état pur», bien qu'il n'y ait d'autre alternative que de tenir les opérations mentales pour immatérielles ou de les considérer «comme relevant de la biochimie⁴⁷ du cerveau»⁴⁸. Dans la mouvance guillaumiste, l'ordinaire est de maintenir le concept de temps opératif mais de le *dématérialiser* —il y a selon lui une véritable «déconstruction principielle» de ce concept—, renouant ainsi «avec l'achronisme de la structure structuraliste». Une fois débusqué dans bon nombre de moutures de la théorie guillaumienne des modes, en dernière analyse, M.T. ne se résout à voir dans ce dualisme⁴⁹ qu'un «épiphénomène», mais un épiphénomène qui concourt à masquer l'essentiel des acquis de la psychomécanique⁵⁰ (1983b: 113-114; voir encore 1973: 221):

la plupart des guillaumiens [...], lorsqu'ils ne rejettent pas le principe du temps opératif, le rapportent à des opérations immatérielles en dehors du monde de la quantité (1983a: 16).

6.4. UNE LINGUISTIQUE FINALEMENT ÉCONOMIQUE, MAIS EN PRISE SUR CERTAINES RECHERCHES CONTEMPORAINES

M.T. y a insisté, sa théorie présente en outre une grande économie de moyens, puisque «l'appareil théorique et la terminologie» dont il s'accompagne sont «extrêmement réduits», le modèle se ramenant finalement à «un phénomène périodique et deux fois deux termes fondamentaux». Cependant, «détectant les images linguistiques de l'affrontement épistémique de l'objet et du sujet, [il] rencontre une pratique du monde dont chacun a

⁴⁶ «Les faits sémantico-syntaxiques sont des conséquences, contradictoires ou non, de la dynamique des systèmes» (1997a: 426).

⁴⁷ «Ce que peut nous laisser entrevoir une théorie neurolinguistique, c'est que les hommes possèdent (entre autres) une même faculté, c'est-à-dire un même ensemble d'opérateurs biochimiques (ayant pour modèle une sinusoïde) grâce auxquels ils construisent identiquement un nombre variable de systèmes sémantiques divers» (1981b: 48-49).

⁴⁸ Contre toute dérive innéiste, M.T. prévient: «Bien superficiel qui y verrait des éléments innés! Les opérations qui mènent à un résultat sont elles-mêmes des résultats d'opérations. L'enfant ne naît pas en parlant. Toute fonction se met en place progressivement».

⁴⁹ Sur le tiraillement des psychomécaniciens entre idéalisme et matérialisme, voir Tollis 1991 (401-406).

⁵⁰ «[...] une pensée dualiste, étrangère à la méthode, en brouille les pistes et empêche de voir ce qui, au-delà des contradictions et des dires, a été fait» (1983b: 115).

l'intuition», ce qui l'ouvre à des prolongements dans le domaine pédagogique et didactique⁵¹ (1989: 42 et 49-50).

Pour préciser la position qu'occupe sa théorie au regard de certaines recherches philosophiques contemporaines, M.T. a pris le risque de qualifier sa neurosémantique de «physicaliste». Par là, il entendait affirmer qu'elle «n'ignore ni n'absolutise le sujet» —comme le fait le «physicalisme cognitiviste»—, «donnant à la matière du sens la forme de l'interaction»:

[...] les langues, portant en elles une *theoria* de la cognition, sont construites sur l'*entier* du mouvement de révolution, cyclicité qui déconstruit le subjectivisme de la phénoménologie transcendantale (1997a: 431).

Pour ce qui est de la théorie des catastrophes, «peut-être [...] la théorie de l'énonciation la plus radicale» (1983a: 28), la «(double) fronce», lui est apparue un temps comme «une modélisation plus adéquate» que son modèle sinusoïdal. C'est pourquoi il en est venu «à proposer la structure du cycle d'hystérésis⁵² en lieu et place d'un *continuum* oscillatoire, fût-il discrétisé par des "positions" constitutives du sens», en comptant que la théorie des catastrophes «guide vers la découverte de caractéristiques linguistiques non facilement décelables et débouche sur des propositions de tests très élaborés» (1997a: 432-433). Sur cette théorie, on trouve cependant bien d'autres allusions et commentaires (par exemple, 1995c: 159-160).

D'un autre côté, sa fréquentation des recherches sur la genèse des formes sémantiques lui a fait penser qu'elles dessinent «ya el porvenir de la lingüística de inspiración guillaumiana» (2004b: 126). Et, compte tenu de ses affinités avec ces théories récentes «plus authentiquement inscriptibles dans une théorie des systèmes dynamiques complexes», il estimait que sa neurosémantique épistémique pourrait s'en trouver «fécondée» (2004a), sans prétendre au phénomène inverse.

Au total, les espérances épistémologiques de M.T. peuvent être ramenées à ce qu'il disait de ses convictions voici une vingtaine d'années:

Salir de la circularidad del conocimiento, verbalizado o no, es imposible, pero se puede escapar a la de las palabras *sobre* las palabras. El formalismo topológico o las implicaciones fisicomatemáticas de un modelo sinusoidal son salidas posibles, y espero que un día transitadas.

Podemos esperar que habrá reconciliación del hombre y del mundo, de la ciencia y de la espiritualidad, el día en que las ciencias demuestren ple-

⁵¹ «Il se présente comme un outil conceptuel adéquat dans les recherches expérimentales en matière d'acquisition du langage et des langues» (1989: 49).

⁵² Ainsi défini: «un parcours en came sur la catastrophe de la fronce» (2007b: 126).

namente que las lenguas y el pensamiento son ciclos entre el átomo y los sistemas planetarios, ciclos que permiten pensar nuevos ciclos (1992: 116).

Les trajectoires scientifiques de Maurice Toussaint et de Gustave Guillaume, son principal inspirateur, convergent sur plusieurs points. Comme lui, il a poursuivi sa recherche —«patiente» (Arrivé 1983: 8)— durant près de cinquante ans; comme lui, il a constamment été intéressé par les disciplines dites scientifiques, qu'il a régulièrement sollicitées; comme lui, mais de manière beaucoup plus condensée, il n'a pas cessé de remettre sur le métier et de peaufiner ses propositions, rebondissant sur chacun des apports extérieurs qui pouvaient les confirmer ou amener à les infléchir.

La théorie linguistique qu'il nous lègue est explicitement le fruit «du double malaise d'une discipline à l'étroit dans ses murs et mal préparée pour marcher ingambe sur les nouveaux chemins qui s'ouvrent aujourd'hui» (1994: 434). Elle a été élaborée avec autant de passion que de scepticisme, d'opiniâtreté que de prudence, de fidélité à Gustave Guillaume que de subversion innovante, d'espoir et de conviction que d'inquiétude et de modestie. Même si, sortant largement des sentiers battus, elle n'est pas d'un accès aisé, elle mériterait plus d'attention qu'elle en a jusqu'ici reçu. D'une part, elle a trouvé à s'intégrer partiellement dans les recherches les plus en pointe sur les formes et les activités symboliques. D'autre part, les exigences intellectuelles et épistémologiques de son créateur, sa capacité à percevoir et retenir ce qu'ont de commun les différents champs du savoir qu'il a approchés, son ouverture aux autres disciplines (par exemple 2007b: 131), sa curiosité des constructions théoriques extérieures, l'ont engagé sur la voie d'un modèle d'explication et de compréhension du monde auquel sa haute abstraction, bien en deçà et bien au-delà du strictement verbal, confère une grande puissance heuristique.

Références bibliographiques

- ARRIVÉ, Michel, «Lettre-Préface», in Toussaint 1983a, p. 5-9.
- GARDÈS-MADRAY, Françoise, «Présentation», *Cahiers de praxématique*, 7 (1986) (*Praxématique et psychomécanique du langage*), p. 3-5.
- GARDÈS-MADRAY, Françoise et LAFONT, Robert, *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse, 1976.
- GENESTE, Philippe, *Gustave Guillaume et Jean Piaget: Contribution à la pensée génétique*, Paris, Klincksieck, 1987. Préface d'André Jacob.
- JACOB, André, *Les Exigences théoriques de la linguistique selon G. Guillaume*, Paris, Klincksieck, 1970.
- JOLY, André et ROULLAND, Daniel, [Dossier n.° 1:] «Pour une approche psychomécanique de l'énonciation», in A. Joly (éd.), *La Psychomécanique et les théories de l'énonciation. Actes de la table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979*, Lille, Presses

- universitaires de Lille, 1980, p. 105-142. Réimpr. in A. Joly et W.H. Hirtle (éds.), *Langage et psychomécanique du langage. Études dédiées à Roch Valin*, Lille, Presses universitaires de Lille-Québec, Les Presses de l'université Laval, 1980, p. 537-579; également in A. Joly, *Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1987, p. 11-58.
- MANTCHEV, Krassimir, *La Genèse de la phrase simple énonciative dans la structure générale de la langue française contemporaine*, Sofia, Presses de l'université de Sofia, 1976.
- PETITOT-COCORDA, Jean, *Morphogenèse du sens, I: Pour un schématisme de la structure*, Paris, Presses universitaires de Paris, 1985.
- , *Physique du sens. De la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, Paris, Éditions du CNRS, 1992.
- POTTIER, Bernard, «Guillaume et le tao: l'avant et l'après, le yang et le yin», in A. Joly et W.H. Hirtle (éds.), *Langage et psychomécanique du langage. Études dédiées à R. Valin*, Lille, Presses universitaires de Lille-Québec, Les Presses de l'université Laval, 1980, p. 19-61.
- THOM, René, *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, Union générale des éditions, 1974; 1980: Paris, Bourgois (2^e éd. revue et augmentée en 1981).
- TOLLIS, Francis, *La Parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, A. Colin, 1991. Préface de R. Lafont.
- TOUSSAINT, Maurice, «Esquisse d'une théorie linguistique des mouvements corticocérébraux issus de la psychomécanique de Gustave Guillaume», Mémoire d'étude, sous la direction de B. Pottier, 1964, 131 p., inédit.
- , «Gustave Guillaume et l'actualité linguistique», *Langages*, 7 (1967) (*Linguistique française. Théories grammaticales*, M. Arrivé, J.-Cl. Chevalier éds.), p. 93-100.
- , «Analyse neurolinguistique des cinq temps de l'indicatif français: passé simple, imparfait, présent, conditionnel, futur» (1969), *Kalbotyra*, 22/3 (1970), p. 135-145.
- , «Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique», *Revue romane*, 7/1 (1972), p. 68-89.
- , «Linguistique et épistémologie» (1971) [à propos de *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, d'André Jacob, 1970], *Kalbotyra*, 24/3 (1973), p. 220-230.
- , «Étude roumaine à verser au dossier de la non-arbitrarité du signe», *Revue roumaine de linguistique*, 20/6 = *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, 12/1-2 (1975), p. 741-746.
- , «Gustave Guillaume et l'actualité linguistique. Du signe», Thèse de 3^e cycle sous la direction de B. Pottier, 1977, 265 p., inédit.
- , «Arbitraire et transcendentement substantiel», *Anuario de Estudios Filológicos*, 1 (1978), p. 3-12.
- , «Exemplaires» (II), *Anuario de Estudios Filológicos*, IV (1981a), p. 265-273.
- , «Pièce d'identité. À la mémoire de Gustave Guillaume», *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques*, 19, 1981b (*Les Universaux du Langage*, 2^e partie), p. 38-49.
- , *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier-Érudition, 1983a. Préface de M. Arrivé.

- , «Du temps et de l'énonciation», *Langages*, 70 (1983b) (*La Mise en discours*, H. Parret éd. [contributions au colloque «Langage et signification» d'Albi de juillet 1982]), p. 107-126.
- , «Lettre au professeur Ilya Prigogine», *Romanesque*, 2 (1987), p. 106-114.
- , «Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire», *Études de linguistique appliquée*, 74 (1989), p. 37-50.
- , «Éléments d'épistémologie linguistique à la lumière d'une neurolinguistique issue de la psychomécanique du langage», *Bulletin de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, 10 (1990), p. 10-13.
- , «Reflexiones parafilológicas sobre lo cíclico», *Glosa*, 3 (1992), p. 93-120.
- , «Théorie linguistique et opérativité», *Anuario de Estudios Filológicos*, xvii (1994), p. 433-442. <<http://www.google.fr/#hl=fr&xhr=t&q=Th%C3%A9orie+linguistique+et+op%C3%A9rativité%C3%A9&cp=36&pf=p&scient=psy&site=&source=hp&aq=f&aqi=&aql=&coq=Th%C3%A9orie+linguistique+et+op%C3%A9rativité%C3%A9+&pbx=1&fp=6e86bac78a2b4152>>.
- , «De quelques lieux de l'écriture» [communication au Colloque international sur «La escritura y su espacio», Dossier Michaux, Cáceres, 3-5mai 1990], *Correspondance*, 4 (1995a), p. 9-22.
- , «Universalisme et universalité: pour une physique des cas», *Anuario de Estudios Filológicos*, xviii (1995b), p. 507-522.
- , «Vers une théorie (critique) du sujet: une neurolinguistique cognitive anticognitiviste», *Cuadernos de filología francesa*, 9 (1995c), p. 149-162.
- , «From Psychomechanics of Language to Analytical Neurolinguistics», in Francis Tollis (éd.), *The Psychomechanics of language and guillaumism, LynX* [A Monographic Series in Linguistics and World Perception, published jointly by Department of Spanish and Portuguese, University of Minnesota, USA, Minneapolis, and Departament de Teoria dels Llenguatges, Universitat de València], 5 (1996), p. 103-119. [Par suite d'une erreur de fichier, comme le montre la présence de passages raturés, ce n'est pas exactement la dernière version qui se trouve publiée].
- , «Pour une neurosémantique épistémique», *Anuario de Estudios Filológicos*, xx (1997a), p. 423-435.
- , «Le sujet du temps», *Cahiers de praxématique*, 29 (1997b) (*Le Système verbal selon G. Guillaume. Lectures critiques*, J. Bres éd.), p. 185-203.
- , «Lettre à Michel Arrivé», in Jacques Anis, André Eskénazi et Jean-François Jandillou (éds.), *Le Signe et la lettre. Hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 431-439.
- , «Analogiques», *Cahiers de linguistique analogique*, 1 (2003) (*Le Mot comme signe et comme image: lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*), p. 331-350. <<http://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWVpbXNjYWVhZGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDoxNGEwZDUwYzg1NmQIY2Rj>>.
- , «Psychomécanique du langage et théorie des formes sémantiques», *Séminaire «Formes symboliques»*, ENS Ulm, 19 octobre 2004. <http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=78> (2004a).

- , «Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica», *Cuadernos de filología francesa*, 16 (2004b), p. 105-131.
- , «Notes en vue d'une neurosémiologie», *Cahiers de linguistique analogique*, 2 (2005) (*Un Signifiant: un signifié. Débat*), p. 339-350. <<http://docs.google.com/viewer?a=v-&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWVpbnxjYWVpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo3MjU3ZDg0NzNiNjZlOThi>>.
- , «¿Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora?», *Anuario de Estudios Filológicos*, xxx (2007a), p. 411-422. <<http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2597696>>.
- , «Vers plus de cognition», in Jacques Bres et al. (éds.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives. Actes du XI^e colloque international de l'AIPL, Association internationale de psychomécanique du langage (Montpellier, 8-10 juin 2006)*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007b, p. 125-132.
- , «Réductions vertueuses et sciences de la culture. Dialogue entre Maurice Toussaint et François Rastier». <http://www.revue-texto.net/1996-2007/Dialogues/FR_Toussaint.pdf> (2007c).
- , «Quand paradoxe de la frontière et temps opératif guillaumien conduisent à des convergences», in Montserrat Veyrat Rigat et Enrique Serra Alegre (eds.), *Lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*, Valencia, Arco/Libros, 1, 2009, p. 175-186.
- , «Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme», *L'Information grammaticale*, 126 (2010) (*Vitalité de la psychomécanique du langage*, O. Soutet et Ph. Monneret, éds.), p. 37-41.
- , à paraître: «Le modèle sinusoidal. Étude critique et comparative», in Aboubakar Ouattara (éd.), *La Linguistique de Bernard Pottier: Bilan, critiques, perspectives*, Colloque international organisé à Paris le 24 janvier 2006.
- VALETTE, Mathieu, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli* (2001), Paris, H. Champion, 2006.
- WILMET, Marc, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Édition revue et augmentée, Paris, Nathan-Bruxelles, Labor («Langues et cultures»), 1978.